

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 30 NOVEMBRE 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Le soixante-dix-huitième tirage de nos primes. — Montréal et sa brigade du feu, par E.-Z. Massicotte. — Explication de nos gravures. — Étymologies, par H. Serva le. — Poésie : Recueille-toi, par G. L. Langlois. — Promenade à travers l'Exposition Universelle, par P. Colonnier. — Revue générale, par G.-A. Dumont. — Les supplices en Chine (avec gravures). — Poésie : Mes arbres, par E.-Z. Massicotte. — Après neuf ans, par H. Romance. — Tristesse et larmes, par Mathias Filion. — Notes et faits. — Notes historiques. — Choses et autres. — Variétés. — Récitations. — Feuilleton.

GRAVURES : Portraits des principaux officiers de la brigade du feu de Montréal : A. A. Stevenson, président du comité du feu ; Z. Benoit, chef de la brigade ; F. McCulloch, Jean Naud, Ed. Jackson, assit.-chefs. — Les deux doubles dévidoirs de la brigade du feu de Montréal. — La chasse à l'original dans le haut de l'Ontario. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
88 Primes, à \$1	-	-	-	-	88
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

SOIXANTE-DIX-HUITIÈME TIRAGE

Le soixante-dix-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de NOVEMBRE), aura lieu SAMEDI, le 7 DÉCEMBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

MONTRÉAL. — SA BRIGADE DU FEU

Montréal possède une brigade dont elle est fière !

Certes, elle a raison ; si l'on considère que non-seulement ses habitants, mais même les étrangers, sont forcés d'admirer ce corps si beau, si bien équipé et surtout si bien dirigé.

Des visiteurs venus de toutes les parties du monde se sont accordés à dire que la métropole du Canada possédait un service de pompiers sans égal, et qu'aucune autre ville ne pouvait lui disputer la prépondérance.

Pour certaines gens, ces éloges paraîtront peut-être osés, mais, s'ils veulent être convaincus, qu'ils voient nos pompiers à l'œuvre. "leur arrivée immédiate sur le lieu du sinistre, le jeu de leurs puissants appareils, leur lutte si précise et si brève contre le fléau," et alors, s'ils ont des yeux pour s'en servir, ils seront persuadés que je n'exagère pas.

Cependant, il n'en a pas toujours été ainsi, et, pour s'en convaincre, il ne faut pas regarder bien loin en arrière, car avant le chef Bronson (1818), le service était, croit-on, fait par des pompiers volontaires. Celui-ci fut remplacé par M. Perrigo, puis ce dernier par M. Bertram, après le grand incendie 1852.

M. Bertram mourut en 1875 et M. Patton fut appelé à le remplacer. A cette époque, la brigade entra dans la voie du progrès, jusqu'à ce que de

nouveau elle devint pour ainsi dire stationnaire. Alors on songea à nommer un nouveau chef, plus actif, plus énergique, car M. Patton se faisait vieux.

M. Benoit fut choisi. Certes, jamais choix ne fut plus heureux, si nous en jugeons par le pas immense qu'il a fait franchir à son corps.

Disons pour appuyer nos dires que déjà les taux d'assurances ont été réduits, et cela sera suffisant.

La brigade, actuellement, se compose de cent quarante hommes, comme suit :

- 3 sous-chef ;
- 1 officier pourvoyeur ;
- 15 capitaines (anciens gardiens de poste) ;
- 2 contre-maîtres de wagons de sauvetages ;
- 8 mécaniciens ;
- 4 contre-maîtres de wagons aux échelles ;
- 2 contre-maîtres des pompes chimiques ;
- 1 réparateur de boyau (sic) ;
- 104 pompiers.

Depuis son entrée en fonctions, le chef Benoit s'est surtout occupé de rétablir la discipline, qui était presque nulle ; il a fait faire diverses réparations aux postes ; il a introduit les *running card*, tableau des plus utiles pour savoir à l'instant combien de postes doivent répondre à la première alarme, combien de pompiers s'y rendent, etc ; ainsi qu'à la seconde et à la troisième ; les indicateurs des pompiers attachés à chaque poste ; les pompes chimiques, etc., etc., puis, entre autres mesures, il a fait visiter les principales maisons de la ville afin qu'en cas d'incendie les hommes, ayant connaissance des lieux, puissent avec avantage circonscrire les ravages de l'élément destructeur.

Dans un prochain article nous donnerons, outre la chronique du feu depuis la fondation de Montréal, certains détails au sujet du département du télégraphe d'alarmes, etc.

E.-Z. MASSICOTTE

NOS GRAVURES

ZÉPHIRIN BENOIT, CHEF DE LA BRIGADE

Né en 1850, à Saint-Jean Chrysostôme, comté de Châteauguay, Zéphirin Benoit considère néanmoins Saint-Rémi comme sa place natale, puisqu'il n'avait que deux ans lorsque sa famille vint y résider, et qu'elle y a toujours demeuré depuis. Il eut l'avantage de recevoir les éléments d'une solide instruction primaire, sous la direction de M. J.-Bte. Laplante, aujourd'hui notaire à Saint-Stanislas de Kostka, et dont tous les anciens élèves conservent un souvenir aussi agréable que reconnaissant. Cette éducation était complétée par quatre années passées aux écoles anglaises, à Châteauguay.

A quinze ans, nous trouvons le jeune Benoit derrière un comptoir, garçon épicier, chez O'Neil, carré Chaboillez, Montréal. Le voisinage des départements du feu et de la police lui donna la vocation et, quatre ans après, il échangeait le tablier de garçon épicier pour revêtir l'uniforme de l'homme de police, qu'il ne porta cependant que quelques semaines, car nous le voyons bientôt dans le département du feu, à la station numéro 6, sous M. Naud, gardien alors, et aujourd'hui sous-chef. L'apprentissage était commencé.

Cet apprentissage, il le continua pendant cinq ans, au carré Chaboillez, sous Beaulieu, aujourd'hui pourvoyeur, depuis que son courage et son dévouement en firent une victime du devoir.

En 1875, Saint-Henri et Sainte-Cunégonde, qui ne faisaient alors qu'une seule municipalité, ayant besoin d'organiser les départements du Feu et de la Police sur un bon pied, s'adressèrent au chef Bertram de Montréal.

Benoit fut choisi.

Treize années de service aux portes de Montréal le conduisirent à la position élevée qu'il occupe depuis le 29 octobre 1888.

Un an s'est écoulé depuis ; durant cette année, le chef Benoit a vaillamment fait son devoir ; ceux qui le connaissent n'en sont pas surpris ; ceux qui l'ignoraient lui accordent tous aujourd'hui leur estime et leur confiance.

LIEUT.-COLONEL A. A. STEVENSON

Le lieutenant-col. Stevenson, président du comité du feu, échevin du quartier Ouest, réside à Montréal depuis au-delà de quarante ans. Il fut élu au conseil, pour la première fois, en 1861, et y demeura six ans, après quoi il se retira volontairement. Durant ce temps, il tint une place préminente dans les comités les plus importants ; il fut président du comité du télégraphe d'alarme et des constructions.

Quand il proposa d'acheter la montagne pour la convertir en parc, il rencontra une opposition telle, qu'il décida de faire escalader la montagne par la batterie de campagne, qu'il commandait à cette époque, et qu'il commande encore. Le 10 novembre 1862, en effet, il y tira plusieurs coups de canon.

M. Stevenson a été réélu au conseil en 1882. Montréal lui doit la reconstruction de la salle d'exercice, l'adoption de mesures préventives contre les inondations, la réorganisation du département du feu, et autres réformes.

FRANCIS McCULLOCH, ASSISTANT-CHEF

C'est un homme on ne peut mieux qualifié pour remplacer le chef Benoit, lorsque ce dernier est absent ou pour l'assister dans les grands incendies.

Le 1er novembre 1849, on le trouve pompier volontaire et l'un des membres distingués de la "Queen Company."

Après que le département du feu eut été organisé, il fut nommé gardien de station le 9 mai 1858.

En 1873, le 1er d'octobre, il est appointé assistant-chef, charge qu'il a occupée depuis cette époque.

Dans son nouvel emploi, M. McCulloch a prouvé qu'on n'avait pas eu tort d'avoir confiance en lui. Tous les jours, il augmente l'estime qu'on avait eu d'abord pour lui.

M. McCulloch est âgé de soixante-trois ans.

JEAN NAUD, ASSISTANT-CHEF

Qui ne connaît M. Naud ? Qui ne l'a vu passer sur la rue, emporté comme l'éclair par son fougueux cheval et courant à l'incendie ? Et cela depuis des années.

M. Naud a fait partie des pompiers volontaires pendant douze ans ; il était entré comme tel en juillet 1818 ; il fut ensuite durant treize ans gardien de la station numéro 6.

Le 1er octobre 1873, on le nomma sous-chef pour le récompenser de ses services. C'était un hommage bien mérité.

M. Naud est dans toute la force de l'âge (58 ans), et il est tout probable qu'il continuera à remplir, pendant plusieurs années encore, la place qu'il tient si bien maintenant.

Détail intéressant à noter : M. Naud est père de vingt-deux enfants, et l'un de ses fils, qui est aussi pompier, marche dignement sur les traces de son auteur.

EDWARD JACKSON, ASSISTANT-CHEF

M. Jackson est devenu pompier volontaire le 7 mai 1856. En 1869, il est nommé gardien du poste numéro 7.

Il a rempli cette dernière charge jusqu'au 16 janvier 1889, date où il fut nommé sous-chef.

C'est un homme digne d'occuper la haute charge qu'il remplit. Il est à désirer qu'il continue à l'occuper pendant longtemps pour l'avantage du public et de la brigade du feu.

M. Jackson n'est âgé que de quarante-huit ans.

LES DEUX DOUBLES DÉVIDOIRS

Les deux doubles dévidoirs que représente notre gravure sont de l'invention de M. Benoit, l'habile chef de la brigade du feu de Montréal.

Dans le cas de grands incendies, ces deux voitures sont appelées à rendre d'immenses services par le fait qu'elles peuvent mettre en action près de mille pieds de boyaux, au lieu de cinq cents que les dévidoirs simples contiennent.

Ces deux voitures sortent des ateliers de M. N. A. Larivée, de cette ville.